Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1981)

Heft: 1

Artikel: Édouard Rod et l'écrivain Cesare Tronconi : correspondance inédite

Autor: Marchand, Jean-Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870800

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉDOUARD ROD
ET L'ÉCRIVAIN CESARE TRONCONI
Correspondance inédite

Malgré une vaste production littéraire de plus de quarante romans et pièces de théâtre qui valurent à leur auteur une assez grande notoriété entre 1880 et 1910, l'écrivain vaudois Edouard Rod (1857-1910) est aujourd'hui quelque peu oublié, même dans son pays[1]. Trois causes principales nous semblent expliquer ce désintérêt: l'inégalité d'une œuvre romanesque qui a suivi trop fidèlement les modes de l'entre-deux siècles, l'ambiguïté de la position de l'auteur par rapport à son contexte culturel, qui l'a fait apparaître comme trop provincial aux Français et trop parisien à ses compatriotes, ainsi que l'évolution du goût du public après la première guerre mondiale. En Suisse romande, en outre, le succès de nouveaux écrivains comme C.-F. Ramuz contribua notablement à éclipser la figure du romancier vaudois.

Mais, à Paris et à Genève, Rod déploya aussi une très importante activité de critique littéraire: collaborant à plusieurs grandes revues françaises, il contribua, avec quelques collègues et amis, à mieux faire connaître en France les littératures des autres pays européens.

C'est surtout avec l'Italie que ses rapports furent fréquents. Dans une récente étude-édition basée sur la correspondance inédite de Rod avec les écrivains S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga[2], nous avons mis en évidence l'importance de ce rôle d'intermédiaire joué par le critique suisse dans les relations entre les cultures française et italienne. De 1881 à 1910, Rod publia de nombreux articles sur la littérature italienne dans les principales revues françaises[3] et traduisit ou fit traduire plusieurs romans et pièces de théâtre en français; parallèlement, comme correspondant de revues italiennes, il contribua à la diffusion de la littérature française dans ce pays. En outre, son œuvre, traduite et commentée en Italie, ainsi que les conférences que l'écrivain vaudois donna à plusieurs reprises, tissèrent de nombreux liens entre la Suisse romande, la France et l'Italie. Grâce à son intense activité épistolaire enfin, Rod fut mieux

informé que n'importe quel critique français sur les conceptions littéraires des principaux écrivains italiens de son temps. Et c'est justement cette correspondance, scrupuleusement conservée, qui nous permet aujourd'hui de publier et d'étudier des centaines de lettres fort précieuses pour la connaissance de la littérature italienne de l'entre-deux siècles.

La correspondance Rod-Tronconi[4] n'a pas été insérée dans notre édition car elle comporte certaines différences par rapport à celles que nous avons publiées: le nombre de lettres est assez réduit, l'auteur est moins connu et les missives présentent un intérêt plus modeste. Cependant cet échange épistolaire mérite aussi une certaine attention car il fournit des renseignements inédits sur les deux auteurs et nous apporte des informations intéressantes sur les rapports entre les milieux littéraires italiens et français.

Les années 1860 à 1890, durant lesquelles Tronconi composa ses œuvres, furent caractérisées en Italie du Nord par deux courants littéraires: la «Scapigliatura» et le Vérisme. La «Scapigliatura», assez peu connue à l'étranger, s'affirma à partir de 1860 comme un mouvement littéraire, à la fois antiromantique et antibourgeois, aux objectifs souvent assez vagues[5]. Désirant réagir contre l'affadissement de la poésie et du récit de goût romantique, ses adeptes s'inspirèrent surtout du «Cénacle réaliste» de Champfleury. Mais bientôt, sous la même dénomination, les «scapigliati» formèrent deux groupes assez différents: l'un plus modéré, plus littéraire, qui s'exprima en 1864 dans la revue milanaise *Figaro* et un autre plus engagé, plus polémique et plus social qui diffusa ses idées dans des périodiques progressistes comme le *Gazzettino rosa*, la *Cronaca grigia* ou *Lo Scapigliato*. A l'un appartiennent surtout des poètes (comme Praga, Boito, Tarchetti, Camerana, Zena)[6] qui, tout en ayant une certaine conscience politique, se consacraient à une recherche essentiellement littéraire, influencée autant par Gautier, Champfleury et Murger que par Heine et Baudelaire; leurs œuvres se caractérisent par un réalisme tantôt violent et macabre, tantôt intimiste, tantôt épuré dans une recherche esthétique. L'autre, appelé aussi «Scapigliatura democratica», regroupe des journalistes et des écrivains (comme Arrighi, Cameroni, Tronconi et Valera) qui conçoivent la littérature comme une arme de combat destinée à dénoncer les hypocrisies de la morale bourgeoise, à mettre en évidence les injustices sociales et à décrire les conditions misérables du prolétariat et du sous-prolétariat milanais; dans ce milieu naissent des pièces et des romans où le réalisme de certaines scènes est parfois contaminé

par une lourde rhétorique sociale et par une sensualité de goût sentimental et romanesque.

Mais vers la fin des années soixante-dix, alors que le roman français s'orientait vers le Naturalisme en se fondant sur le Positivisme, une nouvelle tendance littéraire s'affirmait en Italie: le Vérisme[7]. Si l'influence du courant philosophique et littéraire français fut important (théorie de l'impersonnalité; récits conçus comme des «documents humains») elle ne fut pas prépondérante. Aussi bien du point de vue théorique que pratique le Vérisme ne peut être considéré comme une simple imitation du Naturalisme. Sur le plan théorique l'Idéalisme y eut autant d'importance que le Positivisme: d'où le refus des véristes de confondre art et science, forme et contenu. Dans sa réalisation littéraire plusieurs caractéristiques le différencient du Naturalisme: le déterminisme y a moins d'importance: l'auteur, tout en renonçant à intervenir dans son œuvre, laisse davantage percer ses sentiments envers les personnages; les récits se réfèrent plus souvent aux traditions des paysans et des pêcheurs des provinces périphériques (Sicile, Sardaigne, Abruzzes) qu'aux conditions de vie du prolétariat urbain; la langue, en outre, fait l'objet d'une recherche toute particulière: on veut qu'elle ne soit ni trop littéraire pour qu'elle corresponde à la manière de penser et de parler des protagonistes, ni trop dialectale pour qu'elle puisse être comprise par un lecteur italien moyen. Annoncé et préparé par les études de Capuana sur le théâtre (1872) et sur la littérature contemporaine (1880-82), illustré d'abord par le roman *Giacinta* (1879) de Capuana, puis surtout par les recueils de nouvelles *Vita dei campi* (1880) et *Novelle rusticane* (1883), ainsi que par les romans *I Malavoglia* (1881) et *Mastro don Gesualdo* (1889) de Verga, le Vérisme caractérisa les œuvres d'auteurs comme F. De Roberto, G. Deledda, M. Serao et même G. D'Annunzio et L. Pirandello à leurs débuts.

Bien que l'œuvre de Tronconi se rattache essentiellement au second groupe de la «Scapigliatura» («Scapigliatura democratica»), elle subit aussi, comme nous le verrons, l'influence du Vérisme vers 1880.

Né en 1842 d'une famille de modestes ouvriers, Cesare Tronconi[8] se consacre très tôt au théâtre et publie ses premières pièces en 1865[9], qui, sur scène, n'obtiennent qu'assez peu de succès. Il poursuit cependant cette activité durant une dizaine d'années en s'orientant vers le théâtre dialectal[10], qu'il défend aussi dans des articles et en participant à la «Società dei dilettanti» fondée par lui avec ses amis.

En 1866, il crée la revue *Lo Scapigliato* qui aura une existence assez brève, mais qui marque le début de son engagement dans le réalisme littéraire. Deux ans après il achève son premier roman *Un amore a fondo perso* publié en 1872[11]. Déjà dans cette œuvre s'affirme son anticléricalisme, son hostilité envers la société bourgeoise et son désir de voir les hommes se conformer à une véritable morale. Dans son deuxième roman, *Evelina* (1873)[12], il reprend ces mêmes thèmes en s'attaquant à l'institution du mariage de raison et en abordant les questions de l'adultère et de la liberté sexuelle. Son troisième roman, *Passione maledetta!* (1875)[13], provoque une vague de protestations dans les revues et les journaux bourgeois qui voient une atteinte à la morale dans ce récit d'adultère dû à une éducation rétrograde. Accusé d'obscénité et de pornographie, Tronconi est défendu par des critiques engagés comme F. Cameroni qui transforment cette polémique en une lutte pour la liberté d'expression[14]. Poursuivant la description des vices engendrés par une mauvaise éducation et par la corruption de la société[15], il publie encore deux romans: *Madri... per ridere* en 1877[16] et *Le commedie di Venere* en 1880[17].

L'année suivante, dans *Delitti*[18], il fait le point sur ses conceptions artistiques et éthiques: il y défend avec passion sa vision d'une littérature à la fois réaliste et engagée, qui incite le lecteur à la réflexion et à la lutte en faveur d'une société plus morale[19]; il y réaffirme aussi ses idées sur l'éducation et propose de remplacer la religion et le mariage par la raison pure et l'amour libre.

La publication de *Caro foco* en 1882[20] marque une évolution dans l'œuvre de Tronconi; l'auteur renonce à ses invectives et à toute sensualité provocante pour décrire les malheurs d'une jeune fille qui se fait ravir son fiancé par sa tante. Cette recherche d'une expression plus objective et moins rhétorique caractérisera aussi *Carnevale in borsa*[21], publié deux ans après la mort de l'auteur survenue en 1890.

Dans leur forme et leur structure tous les romans de Tronconi sont marqués par une abondance de personnages, par des intrigues complexes et par un lyrisme très prononcé; ces œuvres se rapprochent donc davantage d'un certain romantisme de feuilletoniste que du récit «scientifique» et «objectif» des naturalistes.

Lorsqu'en 1881 commence cette correspondance entre les deux écrivains, Rod est au début de sa carrière littéraire; il vient de publier son premier roman *Palmyre Veulard*[22], un récit de tendance fortement naturaliste mais où perce déjà un certain goût pour le moralisme. Aux yeux de la critique française et étrangère,

il apparaît encore comme un des disciples inconditionnels de Zola qui travaillent dans son ombre et sous sa protection. Cependant ses articles dans *Le Parlement* et dans la *Revue littéraire et artistique* font espérer à plusieurs écrivains italiens d'avant-garde que ce jeune critique pourra les faire connaître à l'étranger. D'autre part, *Palmyre Veulard* s'insérant dans la ligne du récit à la fois réaliste et philosophique apprécié en Italie, Rod peut s'attendre à ce que son roman y remporte un certain succès si des critiques le présentent favorablement dans des revues italiennes. Tronconi, plus âgé, a derrière lui un passé de dramaturge et de romancier; il vient d'achever son ouvrage théorique *Delitti*. Certains le considèrent comme le chef d'une nouvelle école, mais d'autres le traitent encore d'écrivain obscène et immoral. Entre-temps l'école naturaliste s'est imposée en France et influence à son tour l'Italie, faisant apparaître son œuvre moins provocante. Un article sur lui dans une revue française lui permettrait de consolider sa position d'écrivain en Italie en un moment difficile de sa carrière, de prouver que ses options littéraires sont antérieures à la naissance du Naturalisme français et de démontrer que sa conception du roman se différencie sur plusieurs points de celle des naturalistes.

Si Rod prend la première initiative en demandant à Tronconi, par l'intermédiaire de leur ami commun le critique F. Cameroni, de lui faire parvenir deux de ses romans, c'est Tronconi qui amorce la correspondance en lui écrivant le 1er juin 1881. Cette première lettre ne constitue qu'une respectueuse prise de contact; mais dans la deuxième l'auteur fait déjà une intéressante allusion à son désir de modifier sa manière d'écrire. Après avoir composé des romans marqués par une grande subjectivité et un certain pathos, l'auteur semble subir l'influence du Vérisme italien et du Naturalisme français en recherchant un style plus concis:

> La semaine prochaine je vous enverrai *Caro foco!* [...] J'aurais pu composer deux volumes sur ce sujet-là, mais j'ai préféré n'écrire qu'un petit nombre de pages, de crainte qu'en donnant beaucoup de place à la mise en scène et aux accessoires, je pusse délayer et gâter. Vous jugerez si j'ai eu raison ou tort d'être si sobre (8 décembre 1881).

Ce désir de rigueur correspond à une modification notable des conceptions littéraires de Tronconi; elle est du reste confirmée quelques semaines après dans une lettre où l'auteur déclare vouloir soustraire son œuvre à toute subjectivité:

> Et *Caro foco!* vous est-il parvenu? J'espère que lorsque vous aurez le tems de lire cette bagatelle vous la trouverez *impersonnelle* (lettre 3; fin décembre 1881).

Avec cette phrase l'auteur semble faire un pas décisif vers les thèses naturalistes et véristes. En réalité il s'agit plus d'une intention de renouvellement que d'une modification véritable de ses conceptions littéraires, car par son intrigue et par son style *Caro foco!* est encore assez éloigné du roman vériste.

Si Tronconi affirme avec autant de fermeté sa conviction d'avoir écrit avec *Caro foco* une œuvre impersonnelle, c'est que Rod lui avait reproché son excessive subjectivité dans un article publié peu avant dans *Le Parlement*[23]. Se basant à la fois sur le jugement de Cameroni et sur la lecture de *Delitti*, il avait souligné le caractère hétérogène des œuvres de Tronconi, tout en démontrant qu'il s'agissait non pas d'une faiblesse involontaire, mais de l'application d'une conception littéraire nouvelle:

> Cette ardeur n'est pas seulement celle d'un tempérament irrépressible: elle est voulue. M. Tronconi a là-dessus toute une théorie.

Approfondissant son analyse, il avait constaté que cette attitude de rébellion contre les genres littéraires reflétait une révolte plus générale contre les contraintes et les hypocrisies de la société. Tronconi avait donc une conception plus «révolutionnaire» de la littérature que Zola: alors que l'un se contentait de dire «Voilà ce qui est», l'autre voulait se faire le porte-parole des «revendications de ce qui devrait être». Quelque peu fasciné par une œuvre «qui réunit toutes les formes littéraires» et où le «défaut d'unité est bien plus apparent que réel», Rod avait quand même fini par s'étonner que l'auteur y «traite les conventions du genre avec le plus superbe mépris» et avait estimé que ces romans «font trop penser [...] soulèvent trop de questions [...] développent trop de thèses». Il avait donc conclu en mettant en doute la capacité de Tronconi à respecter une certaine objectivité:

> Un homme qui a tant de choses à démontrer, peut-il observer avec l'impartialité voulue? N'est-il pas entraîné, quelle que soit sa bonne foi, à «corriger» un peu ses documents au bénéfice de ses théories?[24]

On ignore si les objections que Rod fit à son correspondant dans sa lettre du 3 mai 1882 furent encore plus nettes que celles de

cet article; mais dans sa réponse du 5 mai, Tronconi admet implicitement que ses œuvres n'ont pas atteint le degré d'objectivité auquel il a toujours aspiré. Cependant la justification qu'il en donne ne manque pas de vraisemblance:

> Je suis parfaitement de votre opinion sur le genre «*objectif*»; mais vous devez savoir qu'il y a eu une révolution littéraire ici [sic] et que j'ai dû traiter le roman (c'est à dire, m'en servir) comme une arme de bataille (lettre 5).

Il est incontestable que, lorsqu'en 1868 Tronconi voulut faire triompher ses nouvelles conceptions littéraires, il se sentit obligé de recourir au roman-pamphlet pour rompre avec la tradition romantique des récits lénifiants et doucereux; par la suite les attaques dont il fut l'objet le contraignirent à rester fidèle à cette forme de roman engagé qui impliquait la présence de l'auteur dans son œuvre et le recours à des intrigues fort complexes destinées à dénoncer les tares de la société. Mais il faut aussi relever que même en 1881, dans son ouvrage théorique *Delitti*, l'auteur ne se prononce pas en faveur d'œuvres réellement «objectives». Son évolution vers des thèses véristes se situe donc entre 1881 et 1882, peu après la publication de *Giacinta*, *Vita dei campi* et *I Malavoglia*. Cependant Tronconi ne présente pas cette nouvelle orientation comme le résultat d'une influence extérieure, mais bien comme l'aboutissement d'une évolution intérieure rendue possible par le triomphe de ses conceptions littéraires:

> Je vais commencer un nouveau roman qui sera aussi *objectif*. A présent la révolution est finie. Il ne s'agit que de faire accepter la république! la rendre agréable (Idem).

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que dans son roman *Carnevale in borsa* Tronconi réussira assez bien à concilier une certaine fidélité à sa thématique avec un renouvellement structurel et formel d'inspiration vériste.

Cette correspondance met aussi en évidence une nette évolution des conditions physiques et psychologiques de Tronconi au cours des années 1881-85. C'est certes dans des circonstances toujours très difficiles qu'il a créé toute son œuvre: modeste employé de banque, atteint très tôt par la tuberculose, il n'avait que la nuit pour se consacrer à ses activités théâtrales et pour travailler à ses articles et à ses romans. Nous en avons un aperçu dans une interview qu'il donna en 1881 et dont nous traduisons ici un passage:

> J'avais créé une revue littéraire «scapigliata», comme l'indiquait son titre[25], mais la collaboration qu'on m'avait promise me fit totalement défaut et je devais publier huit grandes pages toutes les semaines. Je me mettais à écrire à partir de minuit, après avoir travaillé tout le jour à la banque et avoir passé la soirée au théâtre[26] et à étudier. Comment pouvais-je résister, moi qui avais si peu de moyens? Après six numéros la vie matérielle du journal était assurée, mais je n'en pouvais plus et un crachement de sang me mettait au lit à méditer sur la mort qui m'attendait. Je me sentais plus tuberculeux que jamais[27].

Mais autour des années 1880 la situation semble s'améliorer quelque peu: sa santé est moins fragile, certaines de ses idées paraissent s'imposer, il espère écrire de nouvelles œuvres et participer à un grand combat littéraire et social[28]: c'est ce climat que reflètent les premières lettres de 1881-82 (n°s 1-5) et même, jusqu'à un certain point, son roman *Caro foco!*

Par contre, dès le mois d'octobre 1882, la situation paraît se dégrader: lorsque Rod se rend à Milan, Tronconi ne peut même pas quitter son lit pour le recevoir et sa lettre (n° 6) laisse percevoir sa déception d'avoir manqué une rencontre dans laquelle il plaçait beaucoup d'espoir; dès lors c'est aussi son moral qui est atteint et il se sent poursuivi par une sorte de malchance:

> Adieu mon cher ami — avec l'espoir de vous revoir à Paris où je veux bien croire que le guignon qui m'a empêché de vous faire içi [sic] l'accueil que je vous devais, ne me poursuivra pas (lettre 7; 31 octobre 1882).

Il ne s'agirait cependant que de détails biographiques secondaires, si deux ans après on n'assistait à une rapide dégradation de son état de santé qui entrave sérieusement — sauf durant de brèves périodes de répit — son activité littéraire (lettre 8; 27 juin 1886) et qui finit par lui interdire toute relation avec le monde:

> J'ai passé plusieurs mois misérablement sans pouvoir m'occuper de rien. Les choses en étaient arrivées à tel point que j'ai dû renoncer à tout contact social pour ne plus entendre ni devoir parler de ma santé, sujet extrêmement ennuyeux (lettre 9; 9 janvier 1885).

Ces données biographiques méritent une particulière attention, car elles permettent de comprendre pourquoi la figure de Tronconi disparaît pratiquement de la scène littéraire à partir de 1882:

on peut constater qu'il ne s'agit pas tellement d'un déclin de l'inspiration, comme on l'a cru, mais d'une impossibilité purement matérielle de se consacrer à une activité quelconque.

Il est aussi intéressant de relever qu'en recourant à l'image de l'*étouffement* Tronconi transpose les effets physiques de sa maladie (la tuberculose) à la perception psychique du monde qui l'entoure (l'exiguïté de la ville, l'étroitesse de vue et la mesquinerie de ses concitoyens):

> Cette ville est trop petite, je suis ennuyé, cette athmosphère [sic] est impossible, il me semble que l'air me manque: ce spectacle continuel de tant de bassesses et de tant de sottises m'a tellement fatigué que j'ai fui et je ne vois plus personne (Idem).

Cette fuite hors de la vie sociale l'amène aussi à rêver à d'autres fuites, loin de la maladie:

> A présent je crois ne point me tromper. Je sens quelque chose que depuis longtems je n'éprouvais pas: il me semble que, comme les personnages des romans, je commence à revivre (Idem),

loin de sa ville:

> Je voudrais publier ailleurs qu'içi [sic] (Idem),

et loin de son isolement littéraire:

> Ne pourrions-nous écrire quelque chose en collaboration? Un roman, une comédie, un drame? Avez-vous des sujets à me donner? En voulez-vous? Si l'idée vous paraît bonne comment vous y prendriez-vous pour rendre possible cette collaboration? (Idem)

Et, en gage de confiance, il lui révèle même un secret: la publication en 1884 d'une de ses œuvres sous un pseudonyme:

> Je vous dois encore un petit volume que j'ai publié l'année dernière sous le pseudonyme de *Fra Melitone* (j'avais des raisons alors pour faire cela et pour n'en parler à personne) (Idem).

C'est un témoignage important qui nous permet d'attribuer pour la première fois ce roman à l'écrivain milanais[29].

Ici s'arrête la correspondance sans que l'on sache si Rod donna suite à ces propositions. En tout cas Tronconi ne vit pas son «rêve»[30] se réaliser et cinq ans plus tard il mourut pratiquement oublié de tous.

La période où les conceptions littéraires des deux écrivains sont les plus proches se situe autour des années 1881-82. Le roman du jeune Rod impressionne très favorablement Tronconi qui apprécie la grande maturité de l'auteur:

> J'ai profité de ce repos forcé pour lire votre *Palmyre Veulard*. Mes complimens! Ce n'est pas un *début*, c'est l'œuvre d'un écrivain déjà complet, qui peut compter sur toutes ses forces pour faire tout ce qu'il veut. Si vous ne m'aviez pas dit votre âge, je ne croirais pas que ce fût là l'œuvre d'un homme aussi jeune [...]. L'agonie de Gabriel avec le *terrible duo* m'a fait une profonde impression. J'aimerais bien voir cette scène-là au théâtre (lettre 4; 29 janvier 1882).

Plus que l'orientation naturaliste du roman, ce sont donc les passages pathétiques qui retiennent son attention («l'agonie de Gabriel»; «le terrible duo»). Tronconi croit même découvrir en Rod un homme qui partage avec lui non seulement ses conceptions littéraires, mais aussi sa vision de la société:

> J'ai une grande sympathie pour vous et il me semble que nos *esprits* se rencontrent très-souvent. Il me semble que lorsque nous regardons et étudions la société, nous voyons les mêmes choses et en recevons les mêmes impressions. *Palmyre Veulard* le prouve assez! (Idem)

Il se leurre peut-être, car, comme nous l'avons vu, Rod en bon naturaliste se contente de présenter la société comme elle est et se garde bien, contrairement à Tronconi, de vouloir la transformer profondément: il croit à l'évolution et non au progrès[31]. Mais les deux écrivains ont incontestablement en commun un vif désir de sincérité et un profond dégoût pour les hypocrisies et les conventions sociales.

Un passage d'une lettre de Rod (cité par Tronconi dans un compte rendu de *Palmyre Veulard* pour la revue *La Farfalla*) nous éclaire sur cette apparente identité de vue et nous apporte des renseignements intéressants sur l'état d'esprit du romancier vaudois au début de son séjour parisien[32]:

> J'ai vingt-cinq ans et il ne m'est jamais rien arrivé d'important. J'ai étudié la philologie en Allemagne et je suis licencié ès Lettres. Je suis venu à Paris avec l'intention de suivre les cours de l'*Ecole pratique des hautes études* — et je n'y ai jamais mis les pieds. J'abhorre l'enseignement universitaire. Je déteste également le protestantisme dans lequel j'ai grandi et dont je me suis émancipé, un peu tard à vrai dire, mais à temps. Ce[33] que j'aime le plus au monde (et c'est peut-être là la clef de mes idées, si j'en ai qui soient bien à moi, ce que j'ignore), c'est la philosophie de Schopenhauer et la musique de Wagner.

Naturellement, de cette lettre du 14 novembre 1881, Tronconi semble avoir retenu plutôt l'hostilité envers les traditions universitaires et religieuses que la sympathie pour le philosophe et le musicien allemands. Pour le reste cet article, paru le 30 avril 1882, confirme les jugements positifs exprimés dans la lettre du 29 janvier:

> Ce n'est pas un jeune romancier débutant, mais un romancier complet [...]. A Paris le talent mûrit vite[34].

Une fois encore ce sont les scènes pathétiques plutôt que la technique naturaliste qui retiennent son attention. Une grande partie du compte rendu est consacré à l'effet que pourrait tirer un dramaturge d'une transposition théâtrale du roman:

> Quel beau drame serait *Palmyre Veulard* s'il était fait d'une main habile! Tous courraient le voir, ne serait-ce que pour assister à la scène de l'agonie au quatrième acte[35].

L'idée d'adapter le roman en pièce avait déjà été proposée par Tronconi à Rod quelques mois auparavant:

> A propos de théâtre pourquoi ne tirez-vous pas une comédie de votre roman? Il n'y a que le premier acte à faire, le reste est déjà fait; il suffit de changer quelques détails et d'en ajouter quelques autres pour les exigences de la scène (lettre 4; 29 janvier 1882).

Cette suggestion avait probablement encouragé l'écrivain vaudois à tenter l'expérience, puisque le 3 mai 1882, il annonçait à son collègue que la pièce tirée de *Palmyre Veulard* était achevée[36]. Ce drame, qui n'est cité dans aucune étude critique consacrée à l'auteur, n'a probablement jamais été représenté.

Fort de sa longue expérience théâtrale, et peut-être déçu de ne pas avoir été consulté, Tronconi n'hésite pas à pronostiquer l'échec:

> Trois actes ne peuvent pas donner, suivant mon avis, au sujet, les proportions nécessaires. (Je m'expliquerai mieux. Votre drame sera très-intéressant, mais ce ne sera pas la *Palmyre Veulard* que je rêve. Ce sera autre chose.) Il en faut cinq. Si l'on vous refusera, ce que je vous souhaite dans votre intérêt, nous en causerons et j'espère que vous ne me donnerez pas tort (lettre 5; 5 mai 1882).

On peut relever dans ce passage la différence de sensibilité entre les deux écrivains; alors que Rod compose une pièce en trois actes toute ramassée sur elle-même et probablement assez sobre, Tronconi rêve d'un grand drame en cinq actes permettant de multiples développements dans la ligne de son compte rendu du 30 avril. L'écrivain vaudois, peu favorable aux collaborations, ne donnera pas suite à ce projet.

Deux ans après avoir écrit cette lettre, Tronconi publie un second compte rendu sur Rod dans *La Farfalla*, consacré à *Côte à côte*[37]. Dans ce cas aussi l'identité de vue avec l'écrivain vaudois semble quelque peu forcée, car de ce roman Tronconi retient avant tout les attaques contre le protestantisme, auxquelles il s'associe avec sa fougue habituelle:

> Tout ce qu'on écrit pour libérer la raison humaine des préjugés religieux, pour combattre l'hypocrisie, la tyrannie des imbéciles convaincus — qu'ils s'appellent catholiques ou protestants, musulmans, bouddhistes, etc, etc — mérite les applaudissements de toutes les personnes de cœur[38].

Cependant Tronconi est quand même assez lucide pour relever les qualités littéraires dont fait preuve l'auteur dans ce roman:

> Simplicité, clarté, concision, sincérité, efficacité: voilà les mérites principaux de cet écrivain que je vous recommanderais, s'il avait besoin de mes recommandations; mais il sait déjà s'imposer[39].

Quelques mois plus tard, Rod songe même à traduire *Caro foco!*: car, comme il le dira dans d'autres circonstances, il est convaincu que seule une œuvre à l'intrigue assez simple et à la forme plutôt sobre pourra être appréciée par des lecteurs français.

La veille de son mariage à Florence, il demande donc à Tronconi de lui communiquer ses conditions: ce qui ravit et surprend à la fois son correspondant:

> Je vous en suis d'autant plus obligé que vous avez songé à m'écrire la veille de votre mariage, où la littérature ne devait pas trop vous occuper! Je suis bien heureux d'apprendre que mon *Caro foco!* vous a fait une favorable impression (lettre 7; 31 octobre 1882).

Mais, alors que Tronconi pense déjà à la traduction du titre du roman:

> Comment traduire en français *Caro foco*? Chère flamme? Cher amour? Flamme amoureuse? Trouvez quelque chose de mieux! (Idem),

Rod semble tout occupé à profiter de son voyage de noces pour prendre des contacts avec des écrivains italiens (lettre 6; octobre 1882) et pour faire de la publicité à la revue *Panurge* dont il est le collaborateur (lettre 7; 31 octobre 1882)![40]

Ces lettres, comme nous l'avons dit, ne présentent pas le même intérêt que les correspondances que nous avons publiées; cependant les informations qu'elles nous apportent ne sont pas négligeables. La biographie de Tronconi, assez obscure pour les années postérieures à 1880, s'enrichit de renseignements importants qui expliquent son effacement de la scène littéraire (maladie, misanthropie, insatisfaction, mais aussi désir de collaboration en dehors de l'Italie). Le virage pris par son œuvre vers 1881 apparaît aussi plus clairement (aspiration à l'impersonnalité) et trouve sa justification dans des considérations historiques (fin d'une révolution littéraire), qui nous éclairent à leur tour sur la conception des romans précédents (œuvres «engagées», employées comme arme de combat). Deux écrits, inconnus jusqu'ici, viennent s'ajouter à la bibliographie des œuvres de Tronconi[41]. Quelques informations inédites permettent aussi de compléter la biographie de Rod, comme son adaptation de *Palmyre Veulard* en pièce de théâtre et sa collaboration à la revue *Panurge*. L'auteur vaudois apparaît aussi plus nettement engagé qu'on ne le pensait dans les échanges littéraires italo-français, comme le montre son projet de traduction de *Caro foco!* ou son activité de propagande en faveur de livres et de revues françaises auprès d'écrivains et de critiques italiens tels que Tronconi et Cameroni.

Jean-Jacques MARCHAND.

NOTES

[1] Sur cet auteur, cf. C.R. Delhorbe, *Edouard Rod*, Attinger, Neuchâtel-Paris, 1938 et M.G. Lerner, *Edouard Rod (1857-1910). A Portrait of the Novelist and his Times*, Mouton, The Hague-Paris, 1975.

[2] *Edouard Rod et les écrivains italiens (Correspondance inédite avec S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga)*, Droz, Genève, 1980 («Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne» N° 23).

[3] Ainsi que dans des journaux comme *Le Parlement*, *Le Journal des Débats* et *Le Figaro*. Il recueillit aussi ses études les plus importantes dans des volumes comme les *Etudes sur le XIXe siècle*, Perrin, Paris, 1888 et les *Nouvelles Etudes sur le XIXe siècle*, Perrin, Paris, 1891.

[4] Nous ne possédons que les lettres de Tronconi, mais comme d'après ces missives nous pouvons pratiquement reconstituer le contenu de celles de Rod, le terme correspondance nous paraît justifié.

[5] Les deux études les plus complètes sur la «Scapigliatura» sont celles de J. Moestrup, *La Scapigliatura. Un capitolo della storia del Risorgimento*, Munksgaard, Köbenhavn, 1966 et G. Mariani, *Storia della Scapigliatura*, Sciascia, Caltanisetta-Roma, 1967. Pour la «Scapigliatura democratica», nous renvoyons à l'étude de P.C. Masini, *La Scapigliatura democratica. Carteggi di Arcangelo Ghisleri, 1875-1890*, Feltrinelli, Milano, 1961.

[6] Mais aussi des écrivains comme Faldella ou Rovani (qui cependant, selon certains critiques, n'appartiendrait pas à la «Scapigliatura»).

[7] Sur ce courant littéraire cf. les études de P. Arrighi, *Le Vérisme dans la prose narrative italienne*, Boivin, Paris, 1937 et *La Poésie vériste en Italie*, Boivin, Paris, 1937, ainsi que celles de G. Petronio, *Dall'illuminismo al verismo*, Manfredi, Palermo, 1960 et de M. Pomilio, *Dal naturalismo al verismo*, Liguori, Napoli, 1962.

[8] Les études critiques sur cet auteur sont assez peu nombreuses; les plus intéressantes sont celles de: F. Giarelli (sous le pseudonyme de Psiche), *Cesare Tronconi: studio artistico*, Quadrio, Milano, 1881, de E. Ghidetti, «Tra scapigliatura e verismo: Cesare Tronconi», in *Rassegna della letteratura italiana*, S. VII, 69, 1965, 3, pp. 618-634, de G. Mariani, op. cit., pp. 637-644 et de A. Mazza, *La «Scapigliatura democratica» contro Manzoni. Appunti su alcuni aspetti della narrativa di Tronconi e Valera*, in *Il «Vegliardo» e gli «Antecristi». Studi su Manzoni e la scapigliatura*, publiés par R. Negri, Vita e pensiero, Milano, 1978, pp. 243-260.

[9] *Vittoria!* et *Un divieto d'artista*, Casa editrice degli autori-editori, Milano; parues sous le pseudonyme de Dottor Etico.

[10] Cf. E. Ghidetti, op. cit., p. 620, n. 7.

[11] Sonzogno, Milano.

[12] *Evelina ovvero il primo romanzo d'una moglie: studio di donne*, Sonzogno, Milano. La même année il publie, sous le pseudonyme de Fra Melitone, une parodie de l'opera de Verdi *La Force du destin* (composée par F. Piave): *Sempre segreti*, Ferroni e Cascinelli, Livorno.

[13] Brigola, Milano.

[14] Cf. E. Ghidetti, op. cit., pp. 623-624.

[15] Il faut cependant relever que Tronconi ne cède pas au «manichéisme social» comme beaucoup de ses contemporains: les nobles ne sont pas forcément méchants, ni les prolétaires obligatoirement bons; de même envers la bourgeoisie son jugement n'est pas toujours négatif (cf. à ce sujet G. Mariani, op. cit., pp. 639-641).

[16] Galli e Omodei, Milano.

[17] Perussia e Quadrio, Milano.

[18] *Delitti. Alla gioventù italiana (maschi e femmine), affinché non si lasci imbecillire*, Ambrosoli, Milano.

[19] C'est sur ce point tout particulièrement que sa conception de la littérature se distingue de celle de Zola.

[20] Dumolard, Milano. Comme nous le verrons par la suite, grâce à une lettre à Rod, nous savons que Tronconi publia en 1883 un roman intitulé *Pampas* (Dumolard, Milano) sous le pseudonyme de Fra Melitone.

[21] Galli, Milano.

[22] Dentu, Paris, 1881.

[23] L'article, intitulé «Variétés. Les écrivains de l'Italie contemporaine. M. Cesare Tronconi», a été publié le 19 décembre 1881.

[24] L'article nous renseigne aussi sur les conceptions politiques et sociales de Rod durant ces années: «'Progrès' est un mot vide de sens: c'est 'évolution' qu'il faut dire. [...] A quoi bon s'aigrir le sang pour des théories qui sont probablement des leurres gigantesques? La terre tourne assez vite pour ce que nous y faisons; il est inutile de vouloir la pousser. Bornons-nous à constater ce qui est: il y a là de quoi occuper toute notre activité, toute notre intelligence, de quoi remplir notre vie, de quoi donner à celui qui sait voir les joies suprêmes de la curiosité satisfaite.»

[25] Il s'agit de la revue hebdomadaire *Lo Scapigliato*, fondée et dirigée par Tronconi (sous le pseudonyme de Dottor Etico). Elle commença à paraître le 17 décembre 1866.

[26] Comme nous l'avons vu, il s'occupait à cette époque de création et de critique théâtrale.

[27] F. Giarelli, op. cit., pp. 43-44. Rappelons que Tronconi signait alors ses œuvres du pseudonyme de Dottor Etico: un jeu de mots entre *éthique* (qui se référait à sa conception de la littérature) et *étique* (qui évoquait sa tuberculose).

[28] On le voit, par exemple, dans l'emploi de la première personne du pluriel, lorsqu'il fait allusion aux objectifs littéraires de *La Farfalla*: «ce journal a un ancien programme qui est le *nôtre*» (lettre n° 5; 5 mai 1882).

[29] Il s'agit, comme on l'a vu (cf. note 20), de *Pampas*, ce pseudonyme nous a aussi permis d'attribuer à Tronconi la parodie de la *Force du destin* intitulée *Sempre segreti* (cf. note 12).

[30] Le terme est de Tronconi: «Je désire vivement que mon rêve puisse se réaliser» (lettre n° 9; 9 janvier 1885).

[31] Cf. note 24.

[32] «Letteratura straniera. Edouard Rod», in *La Farfalla*, 8, 1882, 3, pp. 19-

20. Nous traduisons le passage, qui est en italien dans le texte jusqu'à «... mais à temps» (p. 19).

[33] En français dans le texte jusqu'à la fin de la citation.

[34] Op. cit., p. 19 (Trad.)

[35] Idem.

[36] Nous le savons grâce au début de la lettre n° 5 (5 mai 1882) de Tronconi: «Je reçois votre aimable lettre du 3 courant. Je ne doute pas que vous n'ayez tiré un beau drame de votre *Palmyre*.»

[37] «Letteratura straniera. Edouard Rod. II», in *La Farfalla*, 8, 1882, 4, pp. 28-30.

[38] Op. cit., p. 29 (Trad.)

[39] Idem.

[40] Il s'agit d'une revue parisienne dont, à la même époque, il avait recommandé l'abonnement à Verga (cf. G. Verga, *Lettere al suo traduttore* a cura di F. Chiappelli, Le Monnier, Firenze, 1954, p. 69) et que Cameroni avait présentée dans *La Farfalla* du 22 octobre (8, 1882, 28, pp. 221-222).

[41] V. note 29.

Lettres de Cesare Tronconi à Rod

1.

B C U: Ms. 179/599[1]

Signore,

Cameroni[2] mi scrive molte belle cose di voi: fra le altre, che conoscete la nostra lingua e che vi piace occuparvi con amore delle cose nostre. Egli mi esprime inoltre il vostro gentile desiderio di avere le *Madri per ridere*[3] e le *Commedie di Venere*[4].

Sarei scortese se non mi affrettassi a mandarvele. In caso di ritardo vogliate reclamare alla posta. Il piego è *raccomandato*. Quali sieno gli auguri che io faccio a me stesso in questo momento potete facilmente imaginare.

È la prima volta che vi scrivo e mi trovo in un imbarazzo ben naturale.

Ma quando avrò care vostre, se vorrete favorirmi, l'imbarazzo potrà cessare.

Credetemi frattanto con perfetta considerazione

Vostro dev. C. Tronconi

Via Cusani N. 5
Milano, 1 giugno 81

2.

B C U: Ms. 179/600

Milan, le 8 déc 81

Monsieur,

Je vous suis très-obligé de ce que vous m'avez écrit le 27 juin. Je serai bien charmé de pouvoir lire vos ouvrages et si vous voudrez me dire un mot sur vous-même (votre vie littéraire et privée, vos goûts, vos habitudes, vos idées, vos aspirations) je ferai un article que je tâcherai de rendre intéressant[5].

La semaine prochaine je vous enverrai *Caro foco!*[6] C'est une nouvelle qui vous fera perdre peu de tems. J'aurais pu composer deux volumes sur ce sujet-là, mais j'ai préféré n'écrire qu'un petit nombre de pages, de crainte qu'en donnant beaucoup de place à la mise en scène et aux accessoires, je pusse délayer et gâter. Vous jugerez si j'ai eu raison ou tort d'être si sobre.

J'aurais à vous demander un service — s'il ne vous dérange pas trop de me le rendre. N'y a-t-il pas chez-vous un libraire (intelligent, honnête et solide) ayant une clientèle spéciale pour les publications italiennes?

S'il y en a un, vous seriez bien aimable en lui conseillant de se faire envoyer de Milan mes divers romans.

L'on pourrait s'adresser à Mess. Dumolard frères libraires de Milan pour avoir ce que l'on désire et je crois que l'on pourrait conclure des affaires à des conditions satisfaisantes.

Ne serait-il pas possible de faire traduire quelque chose et de le publier en feuilleton en France ou en Belgique?

Pardon, je m'aperçois que j'abuse de votre bonté.

Je vous dirai seulement que si, sans nullement vous déranger, vous saisisez l'occasion, lorsqu'elle se présentera, pour me faire connaître chez-vous, je vous en serai bien reconnaissant.

Espérant être sous peu favorisé de vos nouvelles, je vous salue avec empressement.

Votre dévoué C. Tronconi

Via Cusani 5

Je vous dois bien des remercîments pour ce que vous venez d'écrire à Cameroni.

3.

B C U: Ms. 179/601[7]

Cher Monsieur,

Je ne saurais vous dire combien je suis sensible à vos aimables procédés à mon égard.

Les phrases sont superflues désormais! Nous ne sommes pas seulement deux confrères — qui pourraient bien se haïr! — Nous devenons deux amis pour s'entre-aimer. Voulez-vous? Il faudra cependant que vous soyez bien indulgent pour le français que je vous écris! Cameroni a beaucoup gouté votre article[8]. Il désire savoir si vous avez reçu deux volumes qu'il vous a envoyés par l'entremise d'un ami.

Et *Caro foco!* vous est-il parvenu? J'espère que lorsque vous aurez le tems de lire cette bagatelle vous la trouverez *impersonnelle*. C'est toujours la même question du *sujet*.

Pardon si je m'arrête ici. J'ai un tel tas de travail devant moi!

Mais je compte vous écrire très-prochainement pour m'entretenir un peu avec vous.

En attendant je vous serre la main.

Votre dévoué
C. Tronconi

4.

B C U: Ms. 179/602

Milan, le 29/1/82

Mon cher Rod,

J'ai été malade et j'ai dû garder le lit pendant quelques jours.

J'ai profité de ce repos forcé pour lire votre *Palmyre Veulard*[9]. Mes complimens! Ce n'est pas un *début*, c'est l'œuvre d'un écrivain déjà complet, qui peut compter sur toutes ses forces pour faire tout ce qu'il veut.

Si vous ne m'aviez pas dit votre âge, je ne croirais pas que ce fût là l'œuvre d'un homme aussi jeune — quoique je n'ignore point que le talent mûrit bien vite à Paris.

Vous êtes *Auguste*, n'est-ce pas? Et *Montreux* est le pays où vous êtes né?

L'agonie de Gabriel avec le *terrible duo* m'a fait une profonde impression. J'aimerais bien voir cette scène-là au théâtre.

A propos de théâtre, pourquoi ne tirez-vous pas une comédie de votre roman?

Il n'y a que le premier acte à faire, le reste est déjà fait; il suffit de changer quelques détails et d'en ajouter quelques autres pour les exigences de la scène.

Je la *sens* cette comédie — et si j'étais à Paris, je vous offrirais ma collaboration.

Et si je pouvais *vivre* à Paris nous ferions beaucoup de choses ensemble, car j'ai une grande sympathie pour vous et il me semble que nos *esprits* se rencontrent très-souvent. Il me semble que lorsque nous regardons et étudions la société, nous voyons les mêmes choses et en recevons les mêmes impressions. *Palmyre Veulard* le prouve assez!

Mais pour vivre à Paris, il faudrait gagner au moins 10 fr. par jour; qui sait combien de tems je devrais attendre pour y réussir!

N'y pensons pas; c'est peut-être là votre avis aussi!

Je suis bien aise d'apprendre que vous viendrez en Italie ce printems. Nous causerons et nous ferons des projets... avec la meilleure intention de les exécuter!

J'espère que votre *Côte à côte*[10] ne se fera pas attendre longtems.

Adieu mon cher ami; pensez à moi quelque fois et croyez à mes sentiments les plus affectueux.

C. Tronconi

Ne vous donnez pas la peine de m'écrire de suite. Je ne sais que trop combien le tems est précieux pour les travailleurs. Mon amitié ne veut vous gêner en rien.

5.

B C U: Ms. 179/603

Mon cher Rod,

Je reçois votre aimable lettre du 3 courant.

Je ne doute pas que vous n'ayez tiré un beau drame de votre *Palmyre Veulard* — mais trois actes ne peuvent pas donner, suivant mon avis, au sujet, les proportions nécessaires (Je[11] m'expliquerai mieux. Votre drame sera très-intéressant, mais ce ne sera pas la *Palmyre Veulard* que je rêve. Ce sera autre chose). Il en faut cinq. Si l'on

vous refusera, ce que je vous souhaite dans votre intérêt, nous en causerons et j'espère que vous ne me donnerez pas tort.

Je suis parfaitement de votre opinion sur le genre *«objectif»*; mais vous devez savoir qu'il y a eu une révolution littéraire ici[12] et que j'ai dû traiter le roman, (c'est à dire, m'en servir) comme une arme de bataille.

Je vais commencer un nouveau roman[13] qui sera aussi *objectif*. A présent la révolution est finie. Il ne s'agit que de faire accepter la république! La rendre agréable. Je vous envoie les deux volumes que vous avez la bonté de me demander, et j'y joins le 2ème article de la *Farfalla*[14]. J'aurais pu publier ces articles sur un journal politique mais la résurrection de la *Farfalla*[15] m'a fait préférer ses colonnes, car ce journal a un ancien programme qui est le nôtre. D'ailleurs un article *isolé* sur une feuille politique passe presque inaperçu ou n'a qu'un intérêt local et reste sans écho, en Italie.

La *Farfalla*, au contraire est en rapport avec toutes les feuilles littéraires d'Italie et peut être utile. On sème avec l'espoir de récolter... tôt ou tard, si possible.

Merçi des sentiments sincères d'amitié que vous me témoignez.

Je ne puis que vous répéter que je vous suis entièrement dévoué.

C. Tronconi

J'attends le volume que vous me recommandez. Je désire vivement en reçevoir une bonne impression pour m'en occuper. Si votre ami a du talent, comme vous le dites on peut dire que la chose est déjà faite.

Milan, le 5 mai 82

Cameroni me prie de vous saluer. Il a reçu le roman *japonais-parisien* où il y a trop d'intrigue, à ce qu'il dit. La *couleur* paraît lui plaire, cependant. Je n'en sais rien.

6.

B C U: Ms. 179/604

Milan, octobre 1882[16]

Tronconi est malade et ne peut pas se lever. Rod ne doit pas venir chez lui pour le saluer. Il espère le revoir l'année suivante à Paris. Rod pourra penser à son roman *Caro foco* en allant à Florence pour son mariage; il devrait le faire lire à sa fiancée et lui demander son avis.

7.

B C U: Ms. 179/605

Milan, le 31 octobre[17] 82

Mon cher Rod,

Je veux être à Paris avant vous pour saluer votre arrivée et vous remercier sans retard du très-aimable billet que vous m'avez écrit de Florence.

Je vous en suis d'autant plus obligé que vous avez songé à m'écrire la veille de votre mariage, où la littérature ne devait pas trop vous occuper!

Je suis bien heureux d'apprendre que mon *Caro foco!* vous a fait une favorable impression. Vous vous occuperez pour le placer lorsque vos affaires vous le permettront. Ce ne sera jamais trop tard, et je vous en suis d'avance bien reconnaissant. Pour ce qui concerne la traduction, comme je sais être en bonnes mains, je vous autorise à tout ce que vous voudrez. Est-ce assez? Ma santé [va] un peu mieux. Espérons que ça continuera.

Je lis *Panurge*[18] qui commence à trouver les couleurs que son nom et son programme rendent indispensables.

Adieu mon cher ami — avec l'espoir de vous revoir à Paris où je veux bien croire que le guignon qui m'a empêché de vous faire ici l'accueil que je vous devais, ne me poursuivra pas!

Votre dévoué C. Tronconi

Comment traduire en français *Caro foco*? Chère flamme? Cher amour? Flamme amoureuse?
Trouvez quelque chose de mieux!

8.

B C U: Ms. 179/606

Milan, 27 juin 1884

Il a été malade durant tout le printemps, mais maintenant il va mieux et se remet à travailler. Il a acheté chez Dumolard *La femme d'Henri Vanneau*[19] et il vient de recevoir *L'autopsie du Docteur Z*[20].
Il récrira à Rod plus longuement dès qu'il aura un peu plus de temps.

9.

B C U: Ms. 179/607

Mon cher Rod,

Depuis longtems je vous avais promis de vous écrire, mais je me suis trompé encore une fois et j'ai passé plusieurs mois misérablement sans pouvoir m'occuper de rien. Les choses en étaient arrivées à tel point que j'ai dû renoncer à tout contact social pour ne plus entendre ni devoir parler de ma santé, sujet extrêmement ennuyeux.

A présent je crois ne point me tromper. Je sens quelque chose que depuis longtems je n'éprouvais pas: il me semble que, comme les personnages des romans, je commence à revivre et je travaille.

Et puisqu'il s'agit de travailler, je dois vous dire que je voudrais publier ailleurs qu'içi. Cette ville est trop petite, je suis ennuyé, cette athmosphère est impossible, il me semble que l'air me manque. Ce spectacle continuel de tant de bassesses et de tant de sottises m'a tellement fatigué que j'ai fui et je ne vois plus personne.

Ne pourrions-nous écrire quelque chose en collaboration? Un roman, une comédie, un drame? Avez-vous des sujets à me donner? En voulez-vous? Si l'idée vous paraît bonne comment vous y prendriez-vous pour rendre possible cette collaboration?

Quelles conditions pourrait-on obtenir pour notre travail? J'attends avec impatience votre réponse et je désire vivement que mon rêve puisse se réaliser. Je pense que nous réussirons à faire quelque chose de bon.

Et pour mes ouvrages précédents pas moyen de trouver quelque éditeur ou quelque journal?

Je vous dois encore un petit volume que j'ai publié l'année dernière sous le pseudonyme de *Fra Melitone*[21] (j'avais des raisons alors pour faire cela et pour n'en parler à personne). Je vous l'enverrai dans quelques jours.

Au plaisir de vous lire, je vous serre amicalement la main.

Votre dévoué
C. Tronconi

Combien d'enfants?

Milan, le 9 janvier 85

NOTES SUR LA TRANSCRIPTION

[1] Ces lettres font partie du *Fonds Rod* de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (sigle: BCU). Nous les avons transcrites en respectant l'orthographe de l'auteur. Pour ne pas surcharger le texte nous avons renoncé à signaler par un *sic* ou par tout autre signe les quelques erreurs ou anachronismes (*athmosphère, chez-vous, complimens, gouté, içi, longtems, merçi, printems, reçevoir, saisisez, tems,* ainsi que l'usage du tiret après *très* suivi d'un adjectif); nous avons par contre écrit en toutes lettres les mots *pour, vos, votre,* abrégés dans le texte. La ponctuation a été légèrement corrigée, surtout pour supprimer les nombreux tirets. Nous avons écrit entre crochets un mot qui ne figurait pas dans le manuscrit.

[2] F. Cameroni (1844-1913): critique littéraire milanais qui contribua à faire connaître les naturalistes français et les écrivains véristes en Italie; il s'intéressa aussi aux problèmes politiques et sociaux de son temps. A propos de ses articles sur Tronconi, qu'il défendit toujours avec passion, cf. G. Mariani, op. cit., pp. 870-871. Pour une bibliographie sur ce critique nous renvoyons à la note 9 de la p. 36 de l'ouvrage de P. Falciola, *La Littérature française dans la presse vériste italienne*, Sansoni-Didier, Firenze-Paris, 1977 («Publications de l'Institut français de Florence. IIe Série. Collection d'études bibliographiques», N° 13).

[3] Cf. note 16 de notre article.

[4] Cf. note 17 de notre article.

[5] C. Tronconi publia deux comptes rendus sur les romans de Rod dans la revue *La Farfalla*, un le 30 avril et l'autre le 7 mai 1882 (cf. notes 32 et 37 de notre article).

[6] Cf. note 20 de notre article.

[7] La lettre ne porte pas de date, mais elle est à la fois une réponse à celle de Rod du 14 décembre (que Tronconi cite dans son premier compte rendu de *La Farfalla*: cf. note 32 de notre article) et une lettre de remerciement pour le compte rendu publié dans *Le Parlement* du 19 décembre 1881 (cf. note 23). On peut donc la situer dans les dix derniers jours du mois de décembre 1881.

[8] Cf. note 23 de notre article.

[9] Cf. note 22 de notre article.

[10] Ollendorff, Paris, 1882.

[11] Le passage entre parenthèses a été ajouté dans la marge gauche de la lettre.

[12] Tronconi fait allusion à la «révolution» littéraire naturaliste qui se manifesta en Italie à cette époque.

[13] Il peut s'agir de *Pampas* publié l'année suivante (cf. note 20 de notre article) ou de *Carnevale in borsa*, dont le manuscrit fut trouvé à la mort de l'écrivain et publié en 1892 (cf. note 21 de notre article).

[14] Cf. note 5. Le second article ne parut que le 7 mai, soit deux jours après l'envoi de cette lettre, mais on peut supposer que Tronconi lui a fait parvenir une copie du manuscrit ou des épreuves.

[15] La publication de *La Farfalla* avait commencé le 7 février 1876 et s'était interrompue le 4 septembre 1881; elle avait repris le 16 avril 1882. Sur cette revue

d'avant-garde, qui joua un rôle important dans la diffusion du Naturalisme français en Italie et qui défendit Tronconi lors de la polémique sur *Passione maledetta*, cf. A. Baldini, «La Farfalla petroliera» in *Nuova Antologia*, S. VII, 277, 1931, 1422, pp. 503-508 et P. Falciola, op. cit., pp. 26-30 (qui corrige certains jugements de A. Baldini).

[16] La lettre ne porte pas de date; mais d'après le contenu, on peut estimer qu'elle a été écrite lors du séjour de Rod à Milan, juste avant son mariage qui fut célébré à Florence au mois d'octobre 1882.

[17] Ms.: *8bre* (abréviation employée assez souvent à cette époque en italien: *ottobre*).

[18] Cf. note 40 de notre article.

[19] Plon-Nourrit, Paris, 1884.

[20] Frinzine-Klein, Paris, 1884.

[21] V. note 20 de notre article; ce roman fut publié en 1883 et non en 1884 comme la lettre le laisserait supposer.

J.-J. M.